

JEAN D'OUTREMEUSE ET LES HUNS**CONCLUSION****par****Jacques Poucet**

Membre de l'Académie royale de Belgique
Professeur émérite de l'Université de Louvain

[Introduction](#) - I. [Cadre historique](#) - II. [Motifs légendaires](#) - III. [Origines des Huns](#) - IV. [Voyages des Huns](#) - V. [Attila](#) - Conclusion

CONCLUSION**Plan**

- A. [Un rappel succinct de l'histoire des Huns et de leur roi Attila](#)
- B. [Trois motifs légendaires et leur utilisation](#)
- C. [Une identité fantaisiste et un exil lointain tout aussi fantaisiste](#)
- D. [Des dates et des voyages également fantaisistes](#)
- E. [Problème de la distorsion chronologique](#)
- F. [L'existence d'une tradition antérieure à Jean](#)
- G. [La bataille des Champs Catalauniques : exemple de déstructuration et de reconstruction](#)
- H. [Des amalgames contraires à l'Histoire](#)
- I. [Tongres et saint Servais](#)

Les pages suivantes ont une double fonction, résumer de manière très succincte la présente étude mais aussi proposer quelques observations d'ensemble.

Nous nous intéressons depuis longtemps au rapport à l'Histoire (avec un H) de Jean d'Outremeuse (XIV^e siècle) et à sa place dans la longue évolution de la tradition historiographique, ce qui pose la question de sa méthode de travail et de son attitude à l'égard de ses prédécesseurs¹. Il a la réputation d'être très libre vis-à-vis de ses sources et de laisser souvent la part belle à son imagination, ce qui est une manière comme une autre de manifester son originalité.

C'est dans cette optique que nous avons analysé d'une manière approfondie la vision sur les Huns que le chroniqueur liégeois voulait communiquer à ses lecteurs. Plusieurs exemples nous ont paru intéressants.

Comme notre étude impliquait une confrontation systématique entre les récits de Jean et les réalités historiques, nous l'avons fait précéder, en guise d'introduction générale, d'un tableau assez précis de ce furent dans l'Histoire les contacts entre les Huns et l'Empire romain d'Occident. Rappelons-en ici les données essentielles.

A. UN RAPPEL SUCCINCT DE L'HISTOIRE DES HUNS ET DE LEUR ROI ATTILA

Les Huns sont un peuple barbare venu de l'Est, peut-être des steppes de l'Asie centrale, mais leur origine exacte est encore discutée. On les trouve à la fin du IV^e siècle de notre ère, solidement installés dans les régions danubiennes au Nord du *limes*, de l'autre côté donc de la frontière avec l'Empire romain. Ils y occupent et contrôlent un vaste territoire, dont la majeure partie s'étend très loin vers l'Est (« l'empire hunnique »).

Leurs relations avec leurs voisins romains ont évolué avec le temps. Au début, elles n'ont guère posé de problèmes car, à la différence de beaucoup d'autres populations barbares, les Huns ne cherchaient pas prioritairement à s'introduire dans l'Empire pour y occuper des

¹ On trouvera tout au début de cette étude (page 1, note 1) de la section *Introduction*, des précisions complémentaires sur les travaux que nous avons consacrés (certains avec A.-M. Boxus) à Jean d'Outremeuse et à sa manière de travailler.

terres. Pendant un certain temps, les Romains les ont même largement utilisés comme mercenaires dans leurs propres armées.

Mais les rapports avec les Romains deviennent plus tendus lorsque le roi Attila monte sur le trône, événement qu'on place vers 434 de notre ère. À partir de cette date, les Huns lancent ouvertement une série de raids dévastateurs dans l'empire romain, attaquant certaines villes pour les détruire ou les saccager et exigeant pour se retirer d'importantes rançons. Ils sévissent d'abord dans la partie orientale de l'Empire. Mais dans la suite, la partie occidentale – la région qui nous intéresse essentiellement ici – est également l'objet d'attaques de leur part.

Au milieu du Ve siècle, deux raids, géographiquement limités toutefois, provoquèrent d'importantes destructions. Ils ne durèrent toutefois pas très longtemps et se terminèrent par le retour d'Attila dans son territoire de départ, la Pannonie.

Le premier de ces raids, en 451 de notre ère, visait la Gaule. Il conduira à la destruction de plusieurs cités gauloises importantes mais échouera à la bataille des Champs Catalauniques, non loin de Troyes, en Champagne, où les forces d'Attila et de ses alliés affrontèrent celles du romain Aétius et de ses alliés. La confrontation amena Attila à rentrer dans son pays la même année. Le second raid, l'année suivante, en 452, visait l'Italie, mais Attila ne sévit que dans le Nord, sans descendre sur Rome, comme – disait-on – il en avait eu l'intention. Il rentre chez lui, où il meurt l'année suivante, en 453.

Tel est le cadre historique à l'intérieur duquel évolue l'historien moderne. Il nous a accompagné tout au long du travail. C'est en effet le point de référence qui nous permettait d'évaluer l'historicité des récits de Jean d'Outremeuse. [\[Plan\]](#)

B. TROIS MOTIFS LÉGENDAIRES ET LEUR UTILISATION

Après le tableau des positions modernes, nous avons consacré la deuxième partie du travail à la présentation de trois motifs légendaires, relativement complexes, celui des « peuples monstrueux des confins », celui des « gens de Gog et Magog » et celui des « Tribus perdues d'Israël ». Ces motifs n'avaient pas au départ un rapport direct avec les Huns, mais au cours de l'évolution des traditions, ils se sont à certains moments retrouvés liés à celui des Huns.

Ils nous ont été en tout cas très utiles pour interpréter des textes de deux auteurs qui avaient utilisé et amalgamé ces motifs légendaires : Jean d'Outremeuse, notre auteur de référence (*Myreur*, I, p. 186 ; p. 280-284, et III, p. 165), et Jean de Mandeville (*Le Livre des Merveilles du Monde*, ch. XXIX, p. 200-202, trad. Chr. Deluz), un de ses contemporains. Ils étaient tous les deux en rapport étroit avec Liège et Jean d'Outremeuse reconnaît même avoir été influencé par Mandeville. [\[Plan\]](#)

C. UNE IDENTITÉ FANTASISTE ET UN EXIL LOINTAIN TOUT AUSSI FANTASISTE

Nous avons étudié ensuite l'identité des Huns et leurs origines. Sur ces questions, Jean d'Outremeuse ne partage absolument pas l'avis des Modernes. Il ne les voit pas comme des peuples barbares, mais comme les descendants des Juifs qui furent chassés (*decachiés*) de la Palestine par certains empereurs romains des deux premiers siècles.

Cette curieuse vision, inattendue pour un lecteur moderne, est totalement différente de l'image des Huns véhiculée d'habitude par l'historiographie antique et médiévale. Elle avait pourtant été avancée, sans grand succès semble-t-il, par quelques auteurs antérieurs à Hériger, abbé de Lobbes². Celui-ci, qui écrivait à la fin du Xe siècle, la signale mais ne l'accepte pas. C'est cette vieille thèse de l'origine juive des Huns que Jean a reprise, en la développant et en lui donnant énormément d'ampleur. Bref, sur la question de l'identité et de l'origine des Huns, la position du chroniqueur liégeois, originale et isolée, mérite de retenir l'attention.

Pour la défendre, Jean ne songe pas tellement à l'empereur Claude et aux mesures d'expulsion qu'il avait prises à l'égard des Juifs de Rome. Il songe d'abord à Titus, à Vespasien et aux guerres menées par eux contre les Juifs : la prise de Jérusalem, la destruction du temple en l'an 70 de notre ère et les luttes qui se prolongèrent jusqu'à l'assaut final contre Massada en 73 de notre ère. Il songe ensuite à Hadrien, aux événements des années 117 à 138 et notamment à la révolte conduite par Simon Bar Kokhba qui mit fin à l'existence de la Judée et aboutit à la dispersion des Juifs, devenus interdits de séjour à

² Hériger d'ailleurs ne donne pas le nom des tenants de cette théorie qu'il n'accepte manifestement pas.

Jérusalem. On sait combien des événements comme la destruction du Temple et la prise de Massada ont profondément marqué l'histoire et la pensée juive.

Toujours selon Jean, ces Juifs rescapés s'enfuirent très loin de la Palestine et de l'Empire romain. Douze mille d'entre eux au moins trouvèrent refuge en Chine, « à Cathay, bien loin, près des monts de Gog et Magog³ » (*Myreur*, II, p. 17).

Cet exil lointain, qui suppose un voyage interminable, relève de la fiction pure. Il a été imaginé par le chroniqueur liégeois, tout comme leur séjour d'ailleurs.

Sur les cinq premiers rois de ces exilés, Jean ne mentionne rien de particulier, sinon les noms typiquement juifs de certains d'entre eux. La situation ne se modifiera pour les Huns que sous leur sixième roi, appelé Hunus, qui prend le pouvoir en 238 de l'Incarnation⁴.

Cet Hunus entend en rêve que Dieu lui ordonne de quitter la Chine, de reprendre la mer et d'aller « détruire toute la Germanie et la Gaule ». Ses gens acceptent cette mission, estimant qu'ils sont maintenant assez nombreux « pour se venger de la honte que les Romains avaient infligée à leurs ancêtres en les chassant de la terre promise ». Tous, hommes, femmes et enfants, s'embarquent alors avec leurs biens pour un long retour par la mer. Ils s'appelleront désormais Huns, du nom de leur chef (*Myreur*, II, p. 18).

Faut-il rappeler qu'avec ces Juifs de la *diaspora* partis se réfugier en Chine et revenant détruire la Gaule et la Germanie pour se venger, on nage dans la fantaisie ? [\[Plan\]](#)

D. DES DATES ET DES VOYAGES ÉGALEMENT FANTAISISTES

Cette fantaisie se manifeste également dans les dates, dont Jean, qu'on sait obsédé par la chronologie, n'est jamais avare, mais aussi dans l'énumération de voyages qui vont désormais se succéder en cascade.

Jean n'a pas daté le départ de Chine, qui dut avoir lieu presque immédiatement après l'accession d'Hunus au pouvoir, en 238 de l'Incarnation. Vers 240 en effet, les Huns sont en

³ Gog et Magog, deux « entités » d'origine biblique et apocalyptique, que Jean présente ici comme des montagnes de Chine.

⁴ Selon le *Myreur* (II, p. 18) ; en 228, toujours de l'Incarnation, selon la *Geste* (vers 3737). On verra plus loin (cfr *Conclusion*, p. 7) l'importance de cette précision, qui caractérisera la chronologie adoptée dans le *Myreur* et différente de la nôtre, à savoir celle que nous suivons pour les années après Jésus-Christ, les années dites de l'ère commune ou de notre ère.

Pannonie (en gros la Hongrie actuelle) et, en 242, à Cologne, où ils se livrent à l'effroyable massacre des Onze mille vierges. Ils décident alors d'aller à Rome et reprennent la mer.

Va alors commencer, sous la plume de Jean, le long récit, souvent peu ordonné, voire confus, parfois incohérent, de leur interminable errance. Notre quatrième partie fournit une énumération précise des différentes escales et de leurs dates, toujours données par Jean en années de l'Incarnation. Résumons leur périple avant de proposer quelques observations.

*

Or donc, quittant Cologne, les Huns veulent se rendre à Rome, mais le vent les jette en Égypte, où ils débarquent (II, p. 19). Ils assiègent la ville du Caire en 244 de l'Incarnation mais sont chassés du pays la même année. Une notice (II, p. 19) donne l'impression qu'ils se sont installés en Égypte pendant 160 ans, mais elle cadre mal avec la suite immédiate, car Jean signale leur présence en 247 en Palestine, puis en 249 à Chypre. Vaincus chaque fois, ils veulent aller à Rome, mais les flots les jettent en Grèce, « où beaucoup sont tués » (II, p. 21).

Et les voyages vont se succéder dans différentes régions et différents pays, dont on laissera ici tomber les noms pour ne retenir que les dates (toujours en années de l'Incarnation) : 251, 253, 256, 257, 258, 259, 261, 264, 276, 279, 283, 308, 309, 311, 317, 327, 333, 355, 364. Et cela continuera jusqu'aux alentours de 384, date, selon Jean, de l'accession d'Attila au trône (notamment II, p. 86), événement important dans l'histoire des Huns.

*

Comment juger ces récits de voyages et de séjours ?

Presque à chaque fois, les notices de Jean ne livrent que quelques très maigres renseignements : le nom du pays visité, la date (indiquée par l'année de l'Incarnation ou le nom de l'empereur régnant), les résultats très succincts du passage (les Huns saccagent et pillent, mais sont généralement défaits et chassés). On a l'impression de se trouver devant une série de notices « vides », c'est-à-dire sans détail particularisant, du genre passe-partout. Elles s'accumulent sans qu'on puisse discerner entre elles un ordre quelconque et

font voyager les Huns dans l'Empire romain et même au-delà. Sauf exception rarissime⁵, le rapport de la notice avec les réalités historiques est nul.

Avec ces déplacements erratiques et sans signification, Jean donne l'impression de n'avoir qu'une préoccupation : affirmer la présence des Huns sur de multiples théâtres d'opérations, parfois fort éloignés les uns des autres et sans rapports stratégiques entre eux, bref occuper l'espace et le temps avec du vent.

La raison en est simple : Jean n'a rien de concret ni d'historique à dire.

Dans son récit, on l'a dit plus haut, il a signalé l'arrivée des Huns dans le centre de l'Europe vers 240 et daté le Massacre de Cologne de 242 de l'Incarnation, sous l'empereur Maximin le Thrace⁶. Mais c'est au mépris total de la réalité historique. Le raid – parfaitement historique lui – lancé par Attila contre la Gaule a eu lieu au milieu du Ve siècle, très exactement en 451 de notre ère. La conclusion est claire : Jean a très largement anticipé – de plus d'un siècle et demi – les contacts violents des Huns avec la partie occidentale de l'Empire romain.

Nous ne devons donc pas nous étonner, à propos des Huns, de rencontrer dans le *Myreur* toutes ces notices de voyages que nous avons qualifiées de « vides ». Jean devait remplir l'énorme vide chronologique qu'il avait lui-même creusé. Pour y parvenir, il a multiplié à l'envi les zones, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Empire, où les Huns sont censés avoir manifesté leur présence. C'est de bonne guerre. On ne lui reprochera pas le procédé. Mais cela ne modifie pas le résultat.

Historiquement, les Huns n'ont rencontré l'Empire romain qu'à l'extrême fin du IVe siècle et n'en ont attaqué la *pars Occidentalis* que dans la première moitié du Ve siècle. Tout ce que Jean a pu dire d'eux et de leurs rapports avec l'Empire avant cette date relève de la fiction. [\[Plan\]](#)

⁵ L'anecdote liée au projet de reconstruction du Temple de Jérusalem sous Julien l'Apostat en l'an 364 de l'Incarnation (cfr *Myreur*, II, p. 78).

⁶ Empereur de 235 à 238 de n^otre ère et de 240 à 245 dans la chronologie de Jean, mais pareil écart n'a rien d'anormal

E. PROBLÈME DE LA DISTORSION CHRONOLOGIQUE.

En fait, la question des dates et de leur comparaison est compliquée, à cause de la chronologie utilisée par Jean. On y a fait allusion plus haut, son système n'est pas toujours le même que le nôtre. Et, lorsque nous interprétons ses textes, nous devons souvent « jouer » avec deux systèmes chronologiques différents. Ses années « de l'Incarnation » devraient pourtant en principe correspondre *grosso modo* à nos années *post Christum natum*, aux années de l'ère commune.

Globalement parlant, les deux systèmes coïncident lorsqu'il s'agit de dater les règnes des papes ou ceux des empereurs romains. Mais ce n'est généralement plus le cas lorsqu'il est question de personnages qui n'appartiennent pas au monde « romain », qu'il soit pontifical ou impérial.

Dans la biographie d'Attila par exemple, pour le même événement, les différences sont fort importantes entre la chronologie de Jean (années de l'Incarnation) et celle des Modernes (années de l'ère commune). Selon les historiens modernes, Attila, né aux alentours de 395, a occupé le pouvoir de 434 à sa mort en 453. Jean ne datant pas la naissance d'Attila, les dates ne sont comparables que pour son accession au trône et pour sa mort. Le premier événement a lieu vers les années 380/384 dans le système chronologique de Jean, en 434 dans le nôtre (soit une différence de quelque 50 ans). Pour la mort d'Attila, on trouve chez Jean 428, chez les historiens modernes 453 (soit une différence de 25 ans).

Autre exemple. L'affrontement entre Attila et le patrice romain Aétius, qui a eu lieu dans l'histoire en 451 de notre ère, se voit daté par Jean en l'an 391 de l'Incarnation. Le *Myreur* décale ici les faits de quelque soixante années. Jean place *expressis verbis* l'événement à l'époque de l'empereur Théodose 1er, qu'il fait régner de 386 à 397 de l'Incarnation. En réalité, dans l'Histoire, Aétius était le patrice de Valentinien III et celui de Théodose 1er était Stilichon (un personnage totalement inconnu du *Myreur*).

Autres exemples encore. Les opérations menées par Attila en Italie, datées par les Modernes en l'an 452 de notre ère, sont placées par Jean en 426 de l'Incarnation, soit avec vingt-six ans d'écart.

En d'autres termes, les dates que Jean d'Outremeuse propose pour les événements de la vie d'Attila ne sont pas pertinentes. Elles nécessitent généralement un examen attentif et doivent être interprétées.

L'observation ne vaut pas seulement pour Attila. Dans le récit de Jean, ce que nous avons appelé la « distorsion chronologique » est un problème systémique, à ampleur variable. On en rencontre beaucoup d'autres exemples dans la suite du *Myreur*. Notamment pour les Mérovingiens. Prenons le cas de Clovis, de son couronnement et de sa mort. Le Clovis de l'Histoire est devenu roi des Francs en 481/483 de notre ère : le *Myreur* (II, p. 138) place son couronnement en 438 de l'Incarnation, soit un décalage de quelque 42 ans. Le Clovis de l'Histoire est mort à Paris le 27 novembre 511 de notre ère ; Jean d'Outremeuse (II, p. 166) le fait mourir à Lutèce le 13 juin de l'an 468 de l'Incarnation. L'écart est du même ordre.

Des distorsions de cet ordre sont évidemment susceptibles d'avoir des conséquences dans le récit des événements, voire d'en perturber le déroulement et la compréhension. Évoluant dans une « instabilité chronologique » dont il n'a pas conscience, Jean fait parfois se rencontrer dans son récit des personnages qui n'auraient jamais pu le faire dans la réalité historique. On en a rencontré quelques cas. [\[Plan\]](#)

F. L'EXISTENCE D'UNE TRADITION ANTÉRIEURE À JEAN

Dans notre analyse de la vision que Jean se fait des Huns avant Attila, nous avons beaucoup parlé de fantaisie créatrice et de distorsion chronologique. En schématisant les choses, on pourrait dire que Jean était obligé de créer du récit à partir de rien (ou de presque rien). Comme il avait outrageusement anticipé l'arrivée des Huns dans l'Occident romain, il lui fallait souvent faire appel à son imagination pour combler le vide qu'il avait lui-même créé.

Pour la période qui concerne sa vision des Huns sous Attila, la situation n'est plus tout à fait la même.

La distorsion chronologique est toujours bien présente, la fantaisie imaginative de Jean aussi mais, cette fois, le chroniqueur liégeois pouvait s'appuyer et s'exercer sur le matériel fourni par la tradition historiographique antérieure. Car avant lui plusieurs auteurs avaient évoqué les événements, d'une manière plus ou moins détaillée, de Jordanès à Martin

d'Opava, en passant par – adoptons l'ordre alphabétique – Aimoin de Fleury, Commodien, Grégoire de Tours, Hériger de Lobbes, Jean de Mandeville, Paul Diacre, Prosper d'Aquitaine, le Pseudo-Callisthène, Sigebert de Gembloux, Vincent de Beauvais, et d'autres encore. Le chroniqueur liégeois n'avait pas nécessairement accès à tous, mais certains d'entre eux faisaient partie de ses sources habituelles ou occasionnelles⁷.

Quoi qu'il en soit, l'imagination de Jean ne pouvait plus s'exercer aussi librement que pour la période qui précédait Attila. Elle devait au minimum évoluer à l'intérieur d'un cadre, mais Jean peut encore assez librement intervenir. Comme nous l'avons souvent vu faire dans d'autres sections du *Myreur*, il est en effet parfaitement capable de modifier sa documentation, d'en laisser tomber une partie, d'ajouter du matériel, voire de modifier la structure d'un récit antérieur, bref de livrer à son lecteur un récit différent de celui qui figurait dans son modèle. Nous pensons avoir repéré dans l'épisode des Huns un bel exemple de transformation. [\[Plan\]](#)

G. LA BATAILLE DES CHAMPS CATALAUNIQUES (451 DE NOTRE ÈRE) : EXEMPLE DE DÉSTRUCTURATION ET DE RECONSTRUCTION

Concernant l'époque où Attila était roi des Huns, l'Histoire et l'essentiel de la tradition historiographique antérieure à Jean enregistrent un affrontement majeur, meurtrier et décisif, entre les forces d'Attila et les forces de Rome.

Il ne s'agit pas ici de Huns occupés à assiéger, dévaster, incendier ou piller une ville⁸ ; mais d'une confrontation violente, aux conséquences importantes, entre deux coalitions puissantes, en l'occurrence de ce qu'on appelle la bataille des Champs Catalauniques (le *Campus Mauriacus* de Grégoire de Tours). Elle eut lieu en Champagne, non loin de Troyes, en 451 de notre ère, et fut décisive en ce sens qu'elle mit fin au raid meurtrier d'Attila sur les villes de la Gaule. Les forces de Flavius Aétius (entendez les Romains et leurs alliés) rencontrèrent là en bataille rangée les forces d'Attila (entendez les Huns et leurs alliés).

*

⁷ Cela dit – on n'a pas assez insisté sur ce point – dans l'étude sur les Huns, il nous a été rarement possible d'identifier avec précision la (ou les) source(s) utilisée(s) par Jean pour une notice précise.

⁸ On sait qu'ils ont l'habitude de préférer aux batailles rangées les attaques rapides qu'ils lancent sur un site ou une ville.

Cet épisode des Champs Catalauniques, solidement attesté dans la tradition depuis Grégoire de Tours, semble avoir disparu, comme tel, chez Jean. Son *Myreur* ne contient pas le terme de Champs Catalauniques ; il mentionne bien un affrontement entre Attila et Aétius, mais il se produit en Italie, à une date différente et dans une tout autre séquence d'événements.

Nous pensons que cet épisode des Champs Catalauniques n'a pas vraiment disparu du *Myreur*, mais qu'il est devenu méconnaissable, presque invisible, tant il a été transformé. À notre sens, Jean en a utilisé les composants principaux pour imaginer les trois batailles qu'il rapporte dans son récit de l'attaque d'Attila sur le continent, celle de Brindisi, celle de Clermont-Ferrand et celle d'Orléans. Trois batailles qui – c'est important de le souligner – n'existent ni dans l'Histoire, ni dans la tradition antérieure à lui.

Ce faisant, Jean a désarticulé le récit original pour en faire trois autres. Nous avons tenté d'exposer l'opération en détail. Résumons ici les étapes principales de notre démonstration.

La première bataille, celle de Brindisi en Italie, a repris le nom des véritables protagonistes (Attila et Aétius), le nombre très élevé des morts (180.000), l'issue du combat (les Huns se retirent sans avoir été vraiment vaincus) ainsi que l'heureuse surprise du patrice romain qui se découvre vainqueur. La deuxième bataille, celle de Clermont-Ferrand en Auvergne, a mis en valeur dans les deux camps la notion de coalition (absente dans le récit de Brindisi) et a dévoilé la liste des participants. La troisième bataille, celle d'Orléans, qui a conservé la notion de coalition, a souligné l'importance stratégique du combat. À la différence des batailles précédentes, elle a marqué la fin définitive du raid d'Attila en Gaule.

Telles sont les données objectives que l'on peut tirer, à notre sens, de l'analyse des trois récits. Ces observations dégagent-elles pour autant des intentions conscientes de Jean ? Pareille conclusion est évidemment difficile, voire impossible à poser.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut bien considérer comme une déstructuration du récit traditionnel de la bataille des Champs Catalauniques confirme le caractère en grande partie artificiel du récit que fait Jean du raid gaulois d'Attila⁹.

*

⁹ Rappelons, sans revenir sur les causes de la distorsion chronologique, que cette descente eut lieu en l'an 451 de notre ère, alors que notre chroniqueur la place pendant les années 404 à 411 de l'Incarnation.

On notera que Jean ne s'est pas borné à démembrer l'histoire initiale. Il a aussi procédé à une reconstitution/reconstruction qui lui est propre : avec les données initiales (celles du récit de la bataille qui disparaît comme telle), il a imaginé et composé trois autres récits de batailles, qu'il a intégrés dans un ensemble de sa composition. Il l'a fait d'ailleurs avec beaucoup d'originalité, n'hésitant pas à imprimer à l'une d'entre elles – celle de Clermont-Ferrand – la tonalité épique qui est, en quelque sorte, sa marque de fabrique.

Son originalité est indiscutable : il déstructure et il reconstruit, très librement. [\[Plan\]](#)

H. DES AMALGAMES CONTRAIRES À L'HISTOIRE

Quand il construit, reconstruit ou transforme, Jean n'est pas toujours très soucieux d'harmoniser les éléments qu'il met en présence. On reprendra ici deux exemples.

Celui d'abord du raid d'Attila en Italie, qui se déroule dans l'Histoire en 452 de notre ère et dans la chronologie de Jean dans les années 426-428 de l'Annonciation. Jean signale (II, p. 131) que le roi des Huns était accompagné par les Vandales et par Radagaise, « roi des Goths ». Ces informations ne sont pas conformes aux faits historiques.

Pour leur donner du poids, Jean évoque des destructions commises par les Vandales en Afrique, mais ces destructions, bien réelles, sont postérieures à l'époque en question. Chronologiquement, elles ne sont pas pertinentes. Pas plus que géographiquement d'ailleurs, car les Vandales, dans leurs déplacements en Europe, ne sont pas passés par la Lombardie.

En ce qui concerne Radagaise, le personnage appartient à l'Histoire mais son intervention dans le Nord de l'Italie, géographiquement correcte, est anachronique. Son attaque fut arrêtée près de Florence en 406 de notre ère par Stilicon. Elle ne pouvait pas être contemporaine de l'attaque des Huns en 452 de notre ère.

Jean amalgame donc ici sans scrupule des événements historiques qui ont affecté l'Italie du Nord à des époques différentes (dans les premières années du Ve siècle et milieu du Ve siècle) et qu'il a dû découvrir au cours de ses lectures.

*

Le second exemple est emprunté au récit des opérations militaires que Jean prête aux Huns en Espagne et en Bourgogne après leur défaite près de Brindisi (392 de l'Incarnation). En Espagne (II, p. 103), Jean fait notamment intervenir des Goths et un roi Alaric ; bien présents en Espagne n'est pas de la pure invention, mais à des dates bien postérieures. En Bourgogne qu'ils sont censés ravager (II, p. 104 ; an 392 de l'Incarnation), les Huns tuent au combat le roi burgonde de l'époque appelé Gondicaire. Le Gondicaire utilisé ici par Jean semble bien un « reflet fantasmé » du Gondicaire historique, effectivement tué au combat, mais en 437 de notre ère, et par des mercenaires huns.

Ici encore on se trouve devant des événements historiques détachés de leur époque et déplacés sur la ligne du temps pour participer à un nouvel ensemble imaginé par l'auteur.

[\[Plan\]](#)

I. TONGRES ET SAINT SERVAIS

Il y aurait encore bien des observations à faire concernant les pages de Jean d'Outremeuse où il est question des Huns, mais il faut nous limiter. Nous voudrions cependant attirer l'attention sur le cas de Tongres, étroitement lié à celui de saint Servais.

Les quelque dix pages consacrées à cette question dans nos réflexions sur *Attila* (p. 45-55) ont montré – du moins nous l'espérons – combien le chroniqueur liégeois est capable de « fantasmer » sur un sujet qui lui tient fort à cœur. La cité épiscopale de Tongres, il l'élève au rang des « trois plus grandes villes du monde, avec Rome et Carthage » (*Myreur*, I, p. 190), et des trois, c'est même « la plus belle et la plus plaisante » (*Myreur*, II, p. 115). Il en a raconté la fondation (*Myreur*, I, p. 188), il l'a décrite avec passion (*Myreur*, I, p. 189-190), et maintenant c'est de sa destruction par les Huns qu'il va devoir être question (*Myreur*, II, p. 115-119 *passim*).

Nous avons montré que la Tongres de Jean, dont le chroniqueur souligne avec soin et beaucoup de fantaisie les aspects militaires, n'était pas une ville réelle, mais une ville « rêvée », « fantasmée », qui n'a jamais existé telle qu'il la voit. Elle n'était pas construite en bord de mer ; elle n'était pas non plus traversée par le Geer.

Jean met lourdement en cause la responsabilité des Tongrois dans la destruction de leur cité. Il la voit en effet comme une conséquence des fautes qu'ils ont commises, notamment

vis-à-vis de l'Église. Le siège de l'évêché de Tongres a ensuite été transporté à Maastricht, où les Tongrois survivants se sont réfugiés et dont ils ont ensuite perverti les habitants.

Tout cet épisode est étroitement lié à la légende de saint Servais, l'évêque du lieu, un long récit que Jean avait présenté plus haut en plusieurs morceaux dans le *Myreur*¹⁰ et qui ne correspond pas nécessairement aux réalités de l'Histoire. Ainsi par exemple mettre saint Servais en rapport direct avec les Huns d'Attila qui sont passés en Gaule (en 451 de notre ère) quelque soixante ans après la mort du saint (vers 384 de notre ère) est anachronique. Quant au récit que Jean donne de la destruction de Tongres par les Huns, il faut le considérer comme entièrement issu de son imagination.

*

Et nous terminerons par une citation d'E. Bozoky (p. 105), qui caractérise comme suit la manière de travailler de Jean d'Outremeuse :

« Cet auteur, doté d'une imagination sans bornes, intègre dans son récit non seulement la matière épique qu'il prétend véridique, mais il crée aussi une quantité de personnages et d'événements dont les sources ne peuvent pas être identifiées. Très habilement, il entremêle la pure fiction et les références historiques. »

On ajoutera qu'il ne semble faire aucune distinction entre le Réel et l'Imaginaire.

[\[Précédent\]](#)

[\[Plan\]](#)

¹⁰ Jean d'Outremeuse déroule sur plusieurs sections du *Myreur* la longue biographie de saint Servais : II, p. 63-67 ; II, p. 75 ; p. 89-94 et p. 96-99. Le lecteur intéressé pourra s'y rapporter.